

ÉVA MARTONYI

Mise en écriture de l'histoire d'une quête de soi : Marcel Proust et Henry Bauchau

Est-il possible de chercher les traces de Marcel Proust dans les écrits intimes d'Henry Bauchau ? Trouver des similitudes dans l'œuvre des deux écrivains apparemment si éloignés l'un de l'autre ? Malgré les divergences évidentes, dues à plusieurs faits, nous allons tenter de trouver des citations, des références, éventuellement des allusions dans quelques uns des écrits intimes de l'écrivain belge. Pour introduire notre recherche, nous allons commencer par rappeler brièvement quelques éléments biographiques. Henry Bauchau, né en 1912, décédé en octobre 2012, a réalisé une œuvre considérable. Son œuvre devient de plus en plus appréciée, mais reste loin d'être si largement connue que celle de Marcel Proust. Après des études de droit, mobilisé au début de la Seconde Guerre mondiale, il participe au maquis des Ardennes. Après la guerre, il fonde une maison d'édition, vit d'abord à Paris, puis s'installe en Suisse où il dirige un pensionnat. En 1975 il retourne à Paris où il y vit jusqu'à sa mort. Son premier recueil de poésie paraît en 1958, suivi d'une œuvre abondante composée d'ouvrages historiques, de récits et de plusieurs volumes de journal.¹

Notre recherche sera entreprise sur un corpus bien restreint, limitée à un seul volume du journal intime de l'auteur belge, paru en 1992, sous le titre *Jour après jour (Journal 1983-1989)*.² Il faut tout de même noter que Bauchau a publié plusieurs volumes de journal, sous des titres différents dont la parution n'a pas forcément suivi l'ordre chronologique.³ Nous pouvons dire d'emblée

¹ Pour obtenir une documentation et orientation plus complète, il convient de visiter le site Archives et musée de la littérature, centre de recherche et de documentation littéraire et théâtrale de la Communauté Française de Belgique, et le site Fonds Henry Bauchau (Université Catholique de Louvain). Pour un ouvrage critique de base : Marc Quaghebeur et Anne Neuschäfer (dir.), *Les Constellations impérieuses d'Henry Bauchau*, actes du colloque de Cerisy-la-Salle en juillet 2001, Bruxelles : AML/Labor, Archives du futur, 2003.

² Henry Bauchau, *Jour après jour (Journal 1983-1989)* Bruxelles, Les Éperonniers, 1992.

³ Voici la liste des volumes de ses journaux non traités dans cet article : *Journal d'Antigone, journal 1989-1997*, Arles, Actes Sud, 1999 ; *Passage de la Bonne Graine, journal 1997-*

que les références aux textes de Marcel Proust y sont constamment présentes et peuvent être regroupées suivant les thématiques de la notion du temps, de la quête de la vocation d'écrivain et du passage entre le réel et l'imaginaire. Pour des raisons de commodité, et à titre d'illustration, nous allons restreindre nos observations au strict minimum et reprendre les notations qui mentionnent le nom de Proust et/ou le titre d'un de ses ouvrages suivant les pages du journal nommé ci-dessus. Cela nous paraît d'autant plus logique que le journal est rédigé, dans ses grandes lignes, en tant que journal de bord du roman le plus important de Bauchau, intitulé *Œdipe sur la route*.⁴ Le travail souvent difficile et douloureux de la composition de son texte, l'angoisse constante de rattraper le temps, économiser ses disponibilités mentales et physiques pour arriver au but final sont les thèmes récurrents de ce journal.⁵

En guise d'introduction, nous avons choisi une phrase qui illustre bien son état d'esprit et son rapport fondamental à l'analyse de son moi : « *Kant : Il n'y a dans la connaissance de soi-même que la descente aux enfers qui puisse conduire à l'apothéose.* » (p. 166) C'est le 15 septembre 1986 qu'il cite ainsi Kant, en introduisant sa réflexion sur la rédaction de son livre qui aura pour titre *Œdipe sur la route*. Car il entreprend justement une véritable descente aux enfers, pour mieux se connaître, mais aussi pour suivre un itinéraire compliqué et tortueux, semé de difficultés de toutes sortes, pour arriver à l'œuvre, à l'achèvement d'un projet qui cherche à se réaliser et qui doit être réalisé à tout prix.

C'est sur la même page qu'il note aussi ceci :

Repris le travail avec les patients et continué le livre. Hier soir, après avoir écrit neuf pages dans la journée, malgré une mauvaise nuit et une forte fatigue le matin, je me suis senti heureux. Engagé dans une légère poussée de moi-même et du monde sur une porte qui n'est pas infranchissable. Je commence à croire à la possibilité de finir ce livre, ce qui engendre, sous mes humeurs passagères, un fond de calme.⁶

2001, Arles, Actes Sud, 2002 ; *La grande muraille, journal 1960-1965*, Bruxelles, Babel, 2005, *Le présent d'incertitudes, journal 2002-2005*, Arles, Actes Sud, 2007 ; *Les années difficiles, journal 1972-1983*, Arles, Actes Sud, 2009.

⁴ Henry Bauchau, *Œdipe sur la route*, Arles, Actes Sud, 1990.

⁵ Henry Bauchau, *Pierre et Blanche, Souvenirs et documents sur Blanche Revrchon et Pierre Jean Jouve*, Arles, Actes Sud, 2012.

⁶ Henry Bauchau, *Jour après jour (Journal 1983-1989)*, Bruxelles, Les Éperonniers, 1992, p. 166.

Nous savons que l'écrivain, après avoir fait une première analyse psychanalytique, devient analyste lui-même, un travail qu'il poursuit dans un hôpital parisien jusqu'à un âge assez avancé. Mais cette activité ne l'empêche pas de poursuivre sa carrière d'écrivain, au contraire, son écriture sera nourrie de ses expériences d'analysé et d'analyste, de ses propres rêves et de ceux de ses patients.

Thème N° 1. Le temps perdu et retrouvé

Voici donc le premier thème à explorer : comment vaincre la fatigue, un certain malaise psychique et physique, afin de pouvoir terminer son œuvre ? C'est l'un des problèmes qui le travaille sans cesse, les mentions de son état mental et physique apparaissent constamment sur les pages de ses écrits intimes. Une véritable angoisse le hante chaque fois qu'il entreprend un projet d'écriture, la peur de ne pas pouvoir le terminer. La lutte avec le temps, le sentiment du *temps perdu*, pour utiliser la formule proustienne, est particulièrement douloureux chez Bauchau. Il ne commence sa véritable carrière d'écrivain que relativement tard, ce qui provoque chez lui ce sentiment. Pourtant, il aura finalement une très longue carrière d'écrivain, jusqu'en 2012, pour pouvoir achever son œuvre, pour remonter et retrouver le temps (perdu).

Après avoir parcouru un itinéraire personnel assez riche en aventures, c'est enfin son analyse entreprise avec Blanche Reverchon-Jouve, la femme de son ami poète, Pierre-Jean Jouve qui lui permet de donner libre cours à son imagination et à son expression poétique. Son tout dernier texte, achevé mais édité seulement après son décès, s'appellera *Pierre et Blanche*⁷. C'est un livre de souvenirs qui raconte leurs relations hors du commun, qu'il n'a jamais voulu exploiter, mais qui sera quand même rédigé et offert à la publication grâce à une circonstance extérieure.

La psychanalyse serait alors une ligne de séparation entre les deux univers – Marcel Proust ignore Freud, contrairement à Henry Bauchau qui est totalement imprégné de l'univers freudien. Non seulement il suit les séminaires de Lacan à Paris, mais aussi, parallèlement à son travail à l'hôpital en tant qu'analyste, il

⁷ Henry Bauchau, *Pierre et Blanche, Souvenirs et documents sur Blanche Reverchon et Pierre Jean Jouve*, Arles, Actes Sud, 2012.

donne des conférences sur la psychanalyse et rédige des essais savants. La plupart de ses œuvres, mais surtout son *Œdipe sur la route* et enfin toute sa trilogie thébaine⁸ sont impensables sans l'apport psychanalytique, et ceci aussi bien du point de vue de l'écriture que de la lecture c'est-à-dire de la compréhension du texte. Évidemment, le fait que Proust ignore Freud n'empêche pas la lecture psychanalytique de son œuvre, mais ceci n'appartient pas à notre propos ici.⁹

Pour entrer dans la lecture de nos textes, voici l'une des remarques de l'écrivain belge que l'on peut rapprocher de l'univers proustien : « *Parmi les difficultés qui ont entravé ma vie, je vois un besoin exagéré d'être apprécié, la surévaluation du rôle de l'effort dans le travail et une difficulté considérable à me détendre et à trouver un juste rapport avec le temps* ». (p. 83) Cette remarque date du 11 avril 1985, mais déjà en 1968 Bauchau a noté ceci : « *Je voudrais maintenant entrer dans mon œuvre comme Proust ou Balzac, y consacrer les années qui me restent à vivre. J'ai perdu tant de temps, mais j'ai peut-être encore la possibilité de faire quelque chose de valable. Pour cela il faut dans une certaine mesure mettre la vie entre parenthèses* ». ¹⁰ Trouver le juste rapport avec le temps, entrer dans son œuvre, faire quelque chose de valable – ce sont donc ses préoccupations principales surtout pendant les années 1960-1970.

Par la suite, nous allons reprendre et commenter les références à l'œuvre proustienne dans le volume *Jour après jour*. C'est à partir de l'année 1987 que les références se multiplient. Bauchau note ceci le 17 mai 1987 : « *Lu le très bel article de Proust sur le style de Flaubert. Que c'est aisé, de lecture agréable, et comme cela va loin* ». (p. 194) A ce moment, il est en train de rédiger un texte intitulé *Instrument d'allégresse* qui retarde la rédaction de son roman sur Œdipe. Or, après avoir noté son rêve qui est interprété par une psychanalyste comme une transposition de son dilemme, continuer la vie ou

⁸ La trilogie comprend, en dehors d'*Œdipe sur la route*, *Diotime et les lions*, Arles, Actes Sud, 1991, et *Antigone*, Arles, Actes Sud, 1997.

⁹ Cf. François-Bernard Michel, *Proust et Beckett. Deux corps éloquents*, Arles, Actes Sud, 2011.

¹⁰ Henry Bauchau, *Dialogue avec les montagnes, journal du régiment noir (1968-1971)*, Arles, Actes Sud, 2011, p. 22-23.

bien continuer la course à l'écriture, il en arrive à la conclusion : « *Il faut que je continue la course de l'écriture, bien qu'elle retienne mes forces et mon attention loin de la voie pensive et mystique à laquelle souvent j'aspire* ». (p. 194) La bonne exploitation de ses *forces* et de son *attention* concerne d'ailleurs sa vie quotidienne aussi bien que son activité artistique. (Ibid.)

Le 14 août de la même année il revient sur l'étude de Proust : « *Lecture de l'étude de Maupassant sur Flaubert. C'est intéressant, mais comme Proust va plus loin en ne parlant que du style de Flaubert* ». (p. 203) Évidemment, ce n'est pas Flaubert qui l'intéresse, mais Proust. Il faut noter qu'il n'y a que deux renvois à Flaubert, contre une dizaine, beaucoup plus significatifs, au nom de Proust.

Thème N° 2. Remémorer – une scène proustienne revisitée

Le 31 décembre 1987, il rentre d'une promenade dans la forêt. Il y a vu un bûcheron qui coupait des arbres et cette scène provoque en lui la sensation suivante : « *Odeur de sciure, de bois fraîchement coupé qui me plaît et ranime en moi des souvenirs que je ne parviens pas à identifier* ». (p. 222) Cette phrase rappelle clairement le procédé proustien de remémorer le passé. D'autant plus qu'il enchaîne tout de suite sur sa lecture :

Je reprends la lecture du Temps retrouvé, la peinture de la société parisienne pendant la Première Guerre mondiale est brillante. Ce n'est pourtant pas ce que je cherche, mais ce que Proust dit de la création et de l'écriture. *Le Temps retrouvé* : „Un chant d'oiseau dans le parc de Montboissier ou une brise chargée de l'odeur de réséda sont évidemment des événements de moindre conséquence que les plus grandes dates de la Révolution et de l'Empire. Ils ont cependant inspiré à Chateaubriand, dans *Les Mémoires d'outre-tombe*, des pages d'une valeur infiniment plus grande.”¹¹

Notons que Bauchau se donne la peine de recopier la phrase de Proust. Or, il n'indique jamais ses sources. Ne s'agissant pas d'un ouvrage savant, le journal n'exige pas ce genre d'exactitude. Mais l'évocation du rapport entre la sensation – odorat – et un souvenir du passé lointain et presque oublié rappellent l'épisode de la madeleine d'À *la recherche du temps perdu*. Or, ce rapport n'est pas développé davantage dans le texte. Les mots clés de cette

¹¹ Henry Bauchau, *Jour après jour (Journal 1983-1989)*, Bruxelles, Les Éperonniers, 1992, p. 222-223.

notation sont ailleurs. Ce sont les mots suivants : *ce que je cherche c'est ce que Proust dit de la création et de l'écriture.*

Le lendemain, le 1er janvier 1988, la beauté du paysage matinal lui rappelle également le style de Proust. La vue de ce paysage le fait remonter dans le temps et il évoque un souvenir lointain, d'une autre vie qui était la sienne. Il se souvient de sa jeune femme et de l'enfant qui rit en écoutant sa mère chanter. Fait rare dans le journal, ce genre d'agencement de souvenirs personnels et d'impressions de lecture autour d'une sensation – cette fois-ci la lumière grise et rose du matin. La luminosité et l'aveuglement sont des thèmes récurrents de l'écrivain, développés surtout dans son *Œdipe* qui, devenu aveugle, marche vers la lumière intérieure, lui offrant le salut à travers la puissance de l'art. Le même jour, il fait une sorte de bilan de l'année 1987 : « *L'année 1987 a été riche en événements, j'ai connu quelques succès, mais cela m'a détourné trop souvent d'Œdipe sur la route* ». (p. 224)

Thème N° 3. Passage entre le réel et l'imaginaire

Quelques lignes plus loin il revient sur sa lecture de Proust. « Avant de m'endormir, je lis le passage du *Temps retrouvé* où le narrateur, pendant que les gothas bombardent Paris la nuit, entre dans la maison de passe de Jupien. [...] Il y a dans le réalisme des scènes et des conversations, dans le fantastique des situations, quelque chose qui rapproche plus Proust de Balzac que je ne l'avais vu jusqu'ici ». (p. 224) Le lendemain, le 3 janvier, il reprend le même sujet :

Je continue la lecture du *Temps retrouvé*. La matinée chez le prince de Guermantes, scène rendue très forte par la perception de l'action du temps sur tous ceux que le narrateur a connus auparavant. Admirable entrée de la duchesse de Guermantes, vieillie, passant entre deux haies de curieux qui, „sans se rendre compte des merveilleux artifices de toilette et d'esthétique qui agissent sur eux, émus devant cette tête rousse, ce corps saumoné émergeant à peine de ses ailerons de dentelle noire, et étranglée de bijoux, la regardaient, dans la sinuosité héréditaire de ses lignes, comme ils eussent fait de quelques poisson sacré, chargé de pierreries, en lesquels s'incarnait le Génie protecteur de la famille Guermantes”¹²

(Bauchau se donne de nouveau la peine de copier cette phrase.) *Il me semble qu'ici la littérature, par une sorte de perfection et aussi d'excès, dépasse la*

¹² Henry Bauchau, *Jour après jour (Journal 1983-1989)*, Bruxelles, Les Éperonniers, 1992, p. 225.

littérature et rejoint la nature dans sa profusion ». (p. 225) Dans l'optique de Bauchau, la lecture fait partie, comme il dit, de son *bagage de la culture dans un monde qui veut embrasser tant de choses qu'on ne peut plus que les effleurer*. Et la littérature pour lui restera, jusqu'au bout, une transposition de ses propres expériences, avant tout œdipiennes, en discours littéraire, inscrite dans le temps qu'il cherche constamment à rattraper. Le réel n'apparaît alors qu'à travers le philtre de ses expériences. Ce procédé du passage sera le mieux illustré par son récit intitulé *Boulevard périphérique*, inscrit dans la réalité des souvenirs de la guerre et de la résistance, en même temps que la description d'une crise personnelle.¹³

Thème N° 4. Devenir écrivain – trouver sa vocation

Le 5 janvier 1988 : « *Lecture du Temps perdu : le narrateur dit, à propos de la fille de Saint-Loup, âgée de seize ans, qu'il rencontre pour la première fois : « je la trouve bien belle, pleine encore d'espérances. Riante, formées des années mêmes que j'avais perdues, elle ressemblait à ma jeunesse* ». Un peu plus loin, il écrit : « *La maladie qui, après que la paresse m'avait protégé contre la facilité, allait peut-être me garder contre la paresse* ». (p. 226) Après avoir cité ce passage de Proust, il évoque sa propre situation : « *La suractivité, puis la névrose m'ont aussi protégé de la facilité en me faisant commencer tardivement mon œuvre. L'âge et les difficultés financières m'ont contraint à la concentration, qui est le secret de tout travail* ». (p. 226)

Parfois, il est plus sévère par rapport à Proust : « *Le Temps retrouvé, si souvent admirable, me paraît parfois pénible par l'insistance sur l'âge et le vieillissement. Il y a pourtant bien du courage – et il en a fallu à Proust, vu son état de santé – pour considérer cette épreuve de face, comme il l'a fait. Je n'en suis pas là.* » (p. 226) Pourtant, le journal est parsemé de remarques sur ses maux de tête, vertiges, fatigues, qu'il lui faut surmonter pour arriver au bout : terminer son Œdipe.

Il faut attendre jusqu'au mois d'avril pour retrouver la remarque suivante à propos de Proust et de ses problèmes de création. « *Je pense ce matin à l'âge avec ses problèmes, ses limitations, le risque de se répéter, de déprécier le*

¹³ Henry Bauchau, *Boulevard périphérique*, Arles, Actes Sud, 2008.

présent en regard d'un passé qu'on éclaire de la lumière de sa jeunesse. Il est bien difficile de se représenter que ces manques, ces dangers sont en moi, qu'ils me guettent sans que souvent je parvienne à les discerner ». (p. 241) Ici aussi, le rapprochement avec l'attitude proustienne est évident. Mais avant de continuer, il fait d'abord un détour en se souvenant de Pierre Jean Jouve pour dire qu'il fait comme lui, c'est-à-dire que le choix de ses lectures est dicté par une sorte d'intuition, ce qui fait qu'il ne lit que ce qui peut nourrir son travail. « *Mes relectures de Proust et de Maeterlinck m'ont beaucoup apporté, elles sont nées de décisions ou de curiosités soudaines* ». (p. 242)

Un peu plus tard, il recopie une phrase célèbre du Temps retrouvé : « [...] *j'éprouvais à les percevoir un enthousiasme qui aurait pu être fécond si j'étais resté seul, et m'aurait évité ainsi le détour de bien des années inutiles par lesquelles j'allais encore passer avant que se déclarât la vocation invisible dont cet ouvrage est l'Histoire* ». (p. 242)

Le 21 mai de la même année il revient sur Proust, mais cette fois-ci, pour une raison non expliquée. Il note ceci : « *Lecture de Sodome et Gomorrhe. Transitions très brèves, presque inexistantes parfois, qui épousent le glissement du temps. On est toujours et tout de suite dans le vif du sujet. Du sujet qui éprouve le monde, la vie, le temps et se découvre lui-même* ». (p. 245) On peut risquer ici une hypothèse, selon laquelle l'homosexualité fait partie des sujets traités par Bauchau, mais seulement à travers des allusions et interprétations psychanalytiques, d'une part de ses propres expériences et d'autre part de celles des motifs de ses personnages. Par contre, la masculinité et la féminité comprises d'une manière plus générale et plus abstraite, seront abondamment traitées dans la trilogie thébaine.¹⁴

On ne peut pas s'empêcher de voir une allusion réitérée aux sources proustiennes dans la remarque du 6 juin 1988 : « *Bataille, bataille perpétuelle contre le temps et la fatigue. Parfois un peu victorieuse, chaque jour un peu perdue* ». (p. 246) Mais il arrive enfin à surmonter tous les obstacles et terminer son manuscrit. Et voici la dernière inscription du volume, datant du 31 octobre 1988 : « *Après tant de journées de travail pour finir Œdipe, je*

¹⁴ Myriam Watthée-Delmotte, *Henry Bauchau, Œdipe sur la route, Un livre une œuvre*, coll. Dirigée par Jacques Carion, Bruxelles, Labor, 1994.

ressens le besoin d'un peu de plaisir. Je reprends Du coté de chez Swann que je croyais bien connaître et je m'aperçois que j'ai tout à fait oublié le début du livre. Je ne me retrouve en pays familier qu'à la page 18 lorsque Proust se met à parler de Combray ». (p. 269) En vue de l'ensemble de l'œuvre de Bauchau on sait bien combien l'évocation de sa première enfance lui était importante, combien l'évocation de la figure de la mère a pu fonctionner en tant que point de convergence de son univers. L'épisode de l'évocation du désir de l'enfant pour recevoir le baiser du soir, la permission du père de passer la nuit dans la chambre de l'enfant serait-il tellement chargé de connotations œdipiennes qu'il passerait à l'oubli inconscient ?

En guise de conclusion, citons un passage de Myriam Watthée-Delmotte, grande spécialiste de l'œuvre de Bauchau :

Histoire d'une quête de soi, d'une recherche de son propre centre, l'œuvre littéraire d'Henry Bauchau est marquée par l'enchevêtrement des routes du vingtième siècle occidental, période de foisonnement, de perte de repères et de vertige. L'écriture offre-t-elle, dans le sillage de la psychanalyse, un fil rouge dans ce labyrinthe ? L'art est-il garant d'une forme de salut ?¹⁵

La réponse à cette question est sans doute affirmative. Comme nous n'avons choisi qu'un seul volume de la série des journaux, suivre les notations telles qu'elles sont présentées sur les pages du journal nous a semblé être la solution la plus évidente pour démontrer la présence quasi-constante de la recherche proustienne dans l'œuvre d'Henry Bauchau. Mais la série de ses livres offre, dans son ensemble, une très grande richesse thématique et une très grande diversité d'approches, si bien qu'il y existe des réseaux compliqués de filiations et de parentés, de mentions, des sous-entendus, de silences et de confessions. Cette recherche n'était qu'un apport assez modeste ayant pour but de démontrer l'un des aspects de la continuité de la recherche du temps perdu et, à travers elle, la filiation de la quête d'une vocation artistique et de la lutte contre l'inéluctabilité de la mort.

L'œuvre monumentale de Marcel Proust est un univers en soi-même et autour d'elle sont nés d'innombrables lectures, analyses, discours critiques

¹⁵ Watthée-Delmotte, *op. cit.* p. 117.

Mélanges littéraires offerts...

savants et parfois moins savants. Nous espérons que notre analyse a pu apporter une petite information supplémentaire à la matière déjà très riche de ces travaux.

ÉVA MARTONYI

Université Catholique Pázmány Péter, Piliscsaba
Courriel : martonyi.eva@btk.ppke.hu